revenu des douanes, de l'accise, du timbre, des taxes et des terres de la couronne; une diminution de 2,454,544 liv. st., ou 61,363,600 fr.; et sur le revenu de la poste, des produits divers, et de l'impôt de la propriété, une augmentation de 1,202,799 liv. st., ou 29,468,225 fr., laissant un déficit de 1,251,825 liv. st., ou 31,295,625 fr. Ce chiffre représente le déficit réel du revenu de l'année, et n'a été réduit à 25 millions que par quelques rentrées inattendues.

Sur le dernier trimestre, la proportion est beaucoup plus alarmante. Le revenu des douanes, de l'accise, du timbre, des taxes et des terres de la couronne présente une diminution de 1,388,057 liv. st., ou 34,791,425 fr., et le revenu de la poste, des produits divers et de l'impôt de la propriété, une augmentation de 277,697 liv. st., ou 6,942,325 fr., laissant un déficit réel de 1,110,800 liv. st., ou 27,771,500 fr.

Un pareil déficit est un symptôme de décadence qui doit vivement inquiéter des esprits calculateurs comme ceux du peuple Anglais. Par quelles ressources essaieront-ils de conjurer? Quand la nouvelle de l'ouverture des ports de la Chine est arrivée à Londres, on a tenté d'organiser un mouvement pour le rappel de l'*Income-tax*, qui disait-on, devenait inutile. Il se trouve qu'elle est, au contraire, insuffisante. La situation intérieure de l'Angleterre rendra-t-elle facile la solution du problème qui va être soumis aux méditations du parlement?

Manufacture du coton en Angleterre.—Au commencement du règne de George III, la manufacture du coton donnait de l'emploi à 40 mille personnes et produisait des marchandises pour une valeur de 600 mille livres sterling. Maintenant elle occupe 15,000 mille ouvriers et ses produits s'élèvent à environ 31, millions de livres sterling.

On a calculé que le coton actuellement travaillé en Angleterre, s'il était en un seul fil, entourerait le globe 203,775 fois; qu'il irait 51 fois de la terre au soleil et qu'il ferait 8 fois et demie le tour de l'orbite de la terre.

FRANCE.

—On lit dans le *Patriote des Alpes*:

Nous recevons du Valbonnais la lettre suivante en date du 16 janvier. Espérons qu'il y aura quelque exagération dans le premier récit d'un grand malheur.

«Le village de Valsenestre, commune de Valjoux, vient de disparaître presque en entier sous une effroyable avalanche descendue de la montagne qui la domine, à quatre heures du matin, au moment où tout le monde était encore à prendre le repos.

«Sur 33 habitations qui composent ce hameau, 26 sont en ce moment, ainsi que leurs habitans enfouis sous la neige. On ne voit absolument rien.

«Quelques personnes des maisons qui avaient échappé à ce désastre en ont porté la nouvelle au village voisin, La Chapelle, et aussitôt tout le monde d'accourir pour porter secours aux victimes de l'événement. On travaille en ce moment à débiter cet énorme amas de neige. Quel aura été le sort de tant de malheureux!

«On ne se rappelle pas que pareille chose soit arrivée au Valsenestre, et à l'aspect du pays, nul n'eût songé qu'une avalanche pût arriver jusqu'au village; mais aussi jamais il n'était tombé pareille quantité de neige. La plaine il y en avait 2 mètres.»

«Plusieurs départemens de la France ont eu à souffrir des pertes incalculables par la crue des eaux le 15. A Langon, la Garonne baignait les arches du pont qui sont à une hauteur de près de 14 mètres au-dessus du niveau ordinaire. A Baille tout était couvert par les eaux et on n'apercevait plus que l'extrémité du clocher de l'église. Les eaux de la Saône, se sont aussi élevées à une hauteur extraordinaire. A Charonne, le débordement a envahi près de 200 maisons.

ESPAGNE.

—La révolution d'Espagne est loin de toucher à son terme; ce n'est pas dans une terre aussi brillante que les volcans s'éteignent sans avoir vomé jusqu'à leurs dernières laves. Quoiqu'on ne soit pas à la fin d'une situation pareille, voyez cependant ce que présente déjà l'état actuel des choses, seulement par rapport à ce qui regarde le pouvoir politique.

Un soldat de fortune s'est emparé de tout ce qu'il y a de vie et de force dans cette malheureuse monarchie; avec cela sa part est si faible, qu'au moment où il s'y attend le moins, une province, qui a pour capitale la seconde ville du royaume, se dresse contre lui en criant: *¡A las Espartero!* *¡muere Espartero!* Et au fait le titre de la moindre bougade du royaume est aussi bon, aussi légitime que le sien; il se sent d'ailleurs lui-même si égaré sous son faix, qu'il ne peut s'empêcher de manifester en toute occasion l'impatience de voir arriver la majorité d'Isabelle II pour lui remettre les clefs du logis.

La jeune princesse, qu'il nomme sa reine, est renfermée dans son intérieur pleurant entre les espions qui la surveillent, et réduite à donner ses souliers aux pauvres qui lui demandent l'aumône. Sa mère est en exil, offrant aux peuples le spectacle de la royauté humiliée et dégradée dans sa personne; objet de pitié pour les uns, de division pour les autres; montrant les blessures que les serviteurs ambitieux et ingrats de ce temps-ci peuvent faire à leurs maîtres; ne conservant pas même l'autorité souveraine de quoi invoquer l'égalité devant la loi pour pouvoir approcher de ses enfans, selon le droit naturel de toutes les autres mères.

Deux princes du sang royal sont cachés sous les débris de la monarchie espagnole: l'un est en surveillance à Saragosse, jusqu'à ce qu'il plaise à Espar-

tero de changer son itinéraire, et de l'envoyer résider ailleurs sous l'inspection de ses aïeules; l'autre est prisonnier à Burges, plus signalé à toutes les gendarmeries, plus recommandé à la vigilance de toutes les polices qu'aucun des malfaiteurs dont la société ait à se défendre. Tel est le spectacle donné aux peuples constitutionnels pour leur apprendre à honorer l'autorité royale et à entrer envers elle dans leurs habitudes de soumission.

SUISSE.

—Il est fortement question à Berne (Suisse) d'introduire dans ce canton le système monétaire français. Le projet sera soumis cet hiver au grand conseil. C'est là un fait significatif, qui prouverait qu'à Berne l'opinion s'est prononcée sans retour contre l'accession à l'union douanière allemande.

CORSE.

—Les villes d'Ajaccio et de Bastia ont commandé chacune une statue en marbre du cardinal Fesch, en témoignage de gratitude pour les bienfaits qu'elles ont reçus de leur illustre compatriote.

LA FEMME BLANCHE DES MARAIS.

V.

PAUVRE NOËL.

En voyant Chantepie prendre une attitude de défense, le bandit écarta de sa tête.

—Penses-tu te mesurer avec moi? dit-il.

Noël se pencha et voulut le frapper de son petit poignard; mais le huguenot le désarma sans effort.

Le pauvre Chantepie n'était point là sur son élément. Au milieu des marais, avec une bonne perche à la main et son bateau neuf sous ses pieds, il n'eût pas craint la longue rapière du bandit; mais là, sur le grand chemin, monté sur un pieux cheval dont il n'était plus maître, il se sentit gagner par le désespoir, et eut recours à la prière.

—Laissez-moi mon anneau, dit-il; par pitié, laissez-le moi!

—Tu tiens donc bien à cet anneau?

—Plus qu'à ma vie.

—Alors, il faut qu'il soit précieux, et je prétends l'avoir!

Une lutte s'engagea. Lutte inégale et dont l'issue se pouvait facilement prévoir. Noël sentait sa main broyée par la main de fer de son antagoniste; mais il ne lâchait point prise, et continuait de défendre son trésor.

Tout à coup le brigand s'arrêta et tendit l'oreille.

—Miserable! s'écria l'enfant, on vient à mon secours.

—On viendra trop tard! répondit le huguenot.

Et, voulant mettre fin à la lutte d'un seul coup, il frappa Noël de son épée.

Le pauvre enfant tomba baigné dans son sang, mais le bandit ne put recueillir le fruit de ce lâche assassinat. Une nombreuse cavalcade se montra au détour du chemin, et il n'eut que le temps de ramasser la bourse et de fuir à toutes jambes.

Le cavalcade se composait de bons pèlerins qui allaient faire leurs dévotions à Madame sainte Anne. Elle s'arrêta à la vue de Noël qui gisait au milieu du chemin. Chacun mit pied à terre; on s'empressa autour du blessé, qui fut mis sur un brancard fait à la hâte et porté jusqu'à la ferme voisine. Puis, les bons pèlerins déposèrent une offrande entre les mains du maître de la ferme et continuèrent leur route, heureux d'avoir noué à faire une charitable action.

Lorsque Chantepie reprit ses sens, après un long évanouissement, il se trouva couché sur un lit. Le souvenir lui revint; il souleva convulsivement ses couvertures et regarda sa main.

—Elle y est! murmura-t-il en baisant la bague avec une sorte de passion; je ne l'ai point perdue!

Epuisé par cet effort, il retomba sur sa couche et s'endormit.

De retour au château de la Roche-Bernard après son expédition de Malvestroit, Guy de Plélan mit ses émissaires en campagne afin de savoir où s'était retirée Marguerite de Guér. Il se regardait désormais comme engagé d'honneur à poursuivre la guerre à mort qu'il avait déclarée à Malvestroit. Faible d'esprit, mais possédant cet indomptable courage de l'homme de guerre, qui n'a rien de commun avec l'impétuosité instinctive qui est la bravoure des héros, il se sentait d'autant plus attiré vers cette entreprise, qu'elle lui présentait de plus terribles dangers. Il croyait fermement, en effet, que son épée, en cette circonstance, n'aurait point à combattre des hommes mortels, formés comme lui de chair et d'os. La Femme blanche des Marais se présentait sans cesse à son imagination frappée et lui laissait deviner dans l'avenir de nouveaux et mystérieux périls.

Or, Guy de Plélan, fanfaron par nature, bravait de loin ces périls qu'il ne comprenait point, oubliant de la terreur que lui avait inspirée naguère un faible enfant qu'il croyait revêtu d'un pouvoir surhumain.

—Mort de moi! disait-il, que vienne cette Ermengarde avec son page Chantepie, et je les pourfendrai tous deux!

Il disait cela le jour sur tout; — la nuit, quand le vent du nord pleurait dans les jointures des hautes fenêtres de la Roche-Bernard, quand les boiseries gémissaient et craquaient, quand les orfèvres juraient du haut de la toiture leurs cris stridents et funèbres, auxquels répondait le grincement de la girouette fléchant son axe de fer rouillé, le vaillant capitaine appelait près de lui Blaise